ont fini par acquérir la faculté de chanter à l'unisson des autres, c'est-à-dire de reproduire exactement des sons qu'ils entendent.

Une seconde difficulté est celle du timbre. Former le timbre de la voix des enfants, c'est un art. Ce n'est plus seulement une question de patience, mais surtout d'expérience. Toutefois, il y a un moyen bien simple de réussir, c'est de profiter des timbres tout formés qu'on a à sa disposition. Dans une masse d'enfants il y en a toujours qui ont appris à chanter chez eux et qui ont déjà une voix agréable. Il faut les faire chanter seuls pour servir d'exemple aux autres.

Il est évident qu'il y a là une difficulté spéciale aux écoles de garçons, qui ne se reproduit pas dans les écoles de filles. Dans les écoles de filles, la maîtresse peut obtenir facilement une bonne qualité en servant de modèle elle-même, si elle a la voix douce et agréable.

Pour les garçons, c'est différent. Les maîtres chantent une octave plus bas, et la voix d'homme a un tout autre timbre que la voix d'enfant.

Il est donc nécessaire d'avoir à côté de soi, autant que possible, un enfant déjà formé ayant un joli timbre, une bonne prononciation, la voix bien juste et surtout bien douce ; on le fait chanter le premier, et on le propose comme exemple à imiter (1).

La douceur de la voix est une qualité essentielle à obtenir. Presque partout on laisse crier les enfants, surtout les garçons. C'est le fléau de l'enseignement du chant et un des plus grands obstacles à son bon effet pédagogique.

Il faut que le maître déploie toute sa fermeté pour défendre aux enfants d'employer la *voix de poitrine* dans les notes élevées et même dans les notes moyennes. A partir du sol de la clef, en général, les enfants ne doivent employer que *la voix de tête*. C'est aux environs de cette note ordinairement que le passage d'une voix à l'autre peut être insensible.

La troisième difficulté est relative au goût, au sentiment, à l'expression, à l'intelligence du chant. Cette qualité, osons le dire, il faut l'avoir soi-même pour la communiquer aux autres. Jusque-là on peut former des enfants qui arriveront à produire des sons, qui sauront peut-être le solfège, mais qui ne sauront pas chanter.

Pour les habituer à *bien dire* les choses, à sentir, à comprendre ce qu'ils chantent, il faut avoir non seulement du goût, mais un peu de la flamme du véritable artiste. S'il n'est pas toujours nécessaire, ni même quelquefois utile, d'avoir des artistes de profession pour enseigner les enfants, c'est à la condition que l'instituteur sera lui-même artiste ; s'il sent qu'il ne l'est pas assez, qu'il cherche à le devenir davantage. On voit rarement un instituteur ne pas arriver, avec de la persévérance, à dire avec goût, avec art même, ce qu'il lit ou ce qu'il récite ; ce qui n'est pas au fond bien différent ni beaucoup plus difficile que de mettre de l'expression et du cœur à ce qu'on chante. Avec de la bonne volonté et une bonne direction, on peut mettre en fait que tous ceux qui ont pu surmonter les difficultés techniques de la musique, ou presque tous, peuvent y arriver.

Il n'est pas nécessaire d'avoir *de la voix*. Quand on parle on a une voix, et il y a toujours moyen de se servir de la voix qu'on a, de manière que le timbre n'en soit pas désagréable. De même, au point de vue du chant, on peut modifier son organe, le réformer au besoin, et l'on arrive à avoir ce que l'on appelle une *voix de compositeur* qui donne au moins l'expression voulue, une voix qui n'a ni la force ni le charme de celle du chanteur de profession, mais qui peut être suffisante pour l'enseignement.

Ainsi, l'unisson, le timbre, le goût, voilà les trois difficultés principales que l'on éprouve dans l'enseignement du chant.

C.-J. M.
d'après *A. Dupaigne*.

---

(1) Comme la grande majorité des écoles de la province de Québec est confiée aux femmes, la difficulté indiquée par M. Dupaigne est à peu près supprimée chez nous.